

« volontairement forgée », visant « l'adhésion (à celui qui porte la nouvelle) ou la répulsion (pour celui qui est visé par la nouvelle) ». Toutes trois appartiennent à un mode de transmission informel (c'est-à-dire interpersonnel, par opposition à officiel) ; toutes trois tirent leur crédit de la réputation – celle de l'informateur ou de la cible. On comprend alors enfin que la primauté attribuée en page de titre aux *fausses nouvelles*, où les *bruits* et *rumeurs* semblent s'y présenter comme sous-catégories, est en soi, d'une certaine manière, une fausse nouvelle ! Le titre de la journée d'étude aurait mieux convenu, car toutes les contributions s'intéressent à une diffusion des informations que l'on dira alternative, sans pour autant que la question de leur véracité soit primordiale, voire évoquée.

L'intérêt des textes d'encadrement réside cependant surtout dans les rapports établis entre l'actualité et la recherche historique. Bourdin souligne l'inconvénient de « rassembler derrière un terme générique » ces fausses nouvelles « démultipliées par la marche du temps, par leurs objets, par les techniques d'information ». L'intérêt demeure néanmoins de *parier* « sur des continuités dans l'humanité », plutôt que sur des « ruptures [parfois] construites de toutes pièces ». Il est instructif de comparer la bibliothèque bleue d'alors aux écrans de smartphones d'aujourd'hui ! Le Bras livre un plaidoyer en faveur d'une participation des historiens au débats contemporains sur les fausses nouvelles. Les historiens, habilités à « joue[r] sans cesse avec les nouvelles », pour en mesurer « la teneur, l'impact et la véracité », sont nécessaires afin de « mettre en perspective un phénomène que l'on croit nouveau et qui en réalité, avec des nuances, a toujours existé ». Une démonstration cinglante de l'utilité d'une telle approche – dans un texte rédigé au moment de la discussion, en 2018, d'un projet de loi contre la manipulation de l'information – tient en deux phrases : « Par ailleurs, de cette future loi découle un enjeu de société majeur quand on sait, nous l'avons vu dans nos textes à de multiples reprises, que l'État s'aventure régulièrement à manipuler les informations. Le risque est alors grand de le voir, dans certains cas, devenir juge et partie ». Voilà un bel exemple du danger de croire à la fausse nouveauté des fausses nouvelles – à l'extraordinaire de « *fake news* » que d'aucuns jugent tant inédites qu'elles exigeraient l'emprunt lexical...

Malgré les quelques défauts évoqués, ce collectif consacré aux bruits, aux rumeurs et aux fausses nouvelles, constitue une intéressante contribution – détaillée, fouillée – à une entreprise collective dont les co-directeurs étaient solidement l'utilité. On ne peut qu'en soutenir l'à-propos, et souhaiter que d'autres chercheurs mettent de même la main à la pâte. Faudrait-il ajouter, à cette nécessaire équipe de spécialistes des temps passés, dont les travaux se veulent « réflexi[fs] sur le temps présent », des spécialistes du langage, voire des stylisticiens ? Une intéressante remarque de Le Bras semble le suggérer au passage : ce serait notamment par le biais de la personnification (« La rumeur dit... », « La rumeur court... »), par la « dimension auto-réalisatrice et persuasive de [sa] construction syntaxique », que la rumeur renforcerait sa légitimité, brouillerait son origine...

Vincent Masse

Dalhousie University

\*\*\*

Pinker, Roy. *Fake News et viralité avant Internet*. Paris : CNRS Éditions, 2020. 231 p.

Le trio de chercheurs qui se cache (à peine) derrière le pseudonyme de Roy Pinker (Pierre-Carl Langlais, Julien Schuh et Marie-Ève Thérenty) a produit avec ce livre, agile et plein d'informations intéressantes et de rapprochements intrigants, une sorte de manuel « aussi amusant que didactique » (17) pour s'orienter dans les labyrinthes de l'infox et des médias – principalement électroniques – qui la diffusent. Divisé en quinze chapitres illustrés, suivis d'une conclusion, d'un post-scriptum et d'un lexique, ce volume passe en revue autant de cas de figure de propagation de nouvelles fausses, essentiellement à partir du milieu du

dix-neuvième siècle. Le choix de se pencher sur les transformations des *fake news* en se concentrant sur ce qui s'est produit depuis cette période répond à une constatation qu'on trouvera réitérée tout au long du volume : c'est que « [l]e phénomène n'est pas neuf. Il est assez inéluctablement lié à l'entrée dans l'ère médiatique » (133).

Les auteurs partent de la prémisse, on ne peut plus juste, que « [l]'analyse des phénomènes médiatiques d'apparence futile [...] est en réalité cruciale pour comprendre nos sociétés » (16), pour explorer, avec maintes références et renvois éclairants, des exemples de manipulation délibérée des informations touchant à des cas apparemment très divers, mais qui finissent tous à l'analyse par acquiescer un certain air de famille. On redécouvre ainsi d'anciennes histoires qui ont migré, parfois sur des décennies, de journal en journal, comme celle de la belle femme à la tête de mort – que les auteurs présentent de manière convaincante comme une expression imagée du marché du mariage, en pleine expansion à l'époque – ou on raisonne sur la nature profonde du même, invention qu'on pourrait croire bien récente, mais qui est présenté ici comme une version contemporaine du pictogramme (Louis-Philippe en poire étant l'exemple proposé), qui provoque une « contagion mentale » (40) non-dissimulable de celle à la base de la diffusion des refrains des chansons, ou des scies. Le « hacking » (les termes essentiels du domaine étant systématiquement empruntés à l'anglais) est mis en parallèle avec le piratage du télégraphe optique de Chappe en 1832 (dont on se souvient de nos jours surtout grâce à sa transposition dans le *Comte de Monte-Cristo*), ou l'interruption de la ligne télégraphique transsibérienne dans *Michel Strogoff* – car malgré les « métaphores dématérialisées », du surf au nuage (54,) les infrastructures matérielles demeurent.

La presse se taille la part du lion, que ce soit à travers l'étude des mystificateurs médiatiques, ces personnages ambigus ne pouvant fonctionner que dans l'anonymat, mais désireux malgré cela être reconnus, ou l'analyse des publicités cachées, véritable fléau qui ne date pas d'hier. À ce sujet, on peut se dire facilement d'accord avec les auteurs lorsqu'ils mettent en garde contre l'envie de croire que ça se passait mieux dans le bon vieux temps, mais certains parallélismes mis de l'avant dans ce cas laissent un peu songeur ; Delphine de Girardin pouvait bien faire *aussi* de la publicité, mais elle avait du talent, et maîtrisait la grammaire un peu mieux que Nabilla, dont on la présente comme l'ancêtre. La section sur la fortune des horoscopes et l'apparition des annonces « occultes » dans la presse (mages, devins etc.), porteuses déjà des mêmes tics de langage encore présents de nos jours, est en revanche particulièrement évocatrice.

Qui dit presse dit aussi fait divers, ce condensé d'intrigue qui a inspiré autant Stendhal que Dumas, ou alors Félix Fénéon dans une reprise au second degré. Le triple Pinker évoque dans ce contexte la célèbre affaire de la « malle sanglante », fait divers par excellence imprégné de relents magiques. Deux sections particulièrement bien argumentées et convaincantes présentent le parcours, à travers un processus de « sélection médiatique naturelle » (73), des blagues et des histoires drôles, du calembour et de la charade, depuis les recueils anonymes du dix-neuvième siècle jusqu'aux mêmes d'aujourd'hui, et celui des fausses citations (notamment à travers les célèbres mots prêtés à Cambronne), forme d'« anti-plagiat » (84) visant à « réécrire l'histoire et la mémoire collective » (85). Sont traités également le puff – la publicité avant le buzz – et les potins sur la vie des célébrités, dans lesquels la fiction et la réalité se confondent, utilisés à bon escient par les écrivains ou les artistes pour se faire connaître du grand public. La recherche enthousiaste de parallélismes emporte par moments les auteurs un peu loin. Dans ce contexte, il est évocateur et drôle, mais pour toutes sortes de raisons, finalement incorrect, d'affirmer que « [p]our combler le manque de revenus, [Émile de Girardin] engage une armée de jeunes écrivains romantiques (exactement les *youtubers* de l'époque) pour la rubrique feuilleton » (127).

Le monde de la culture n'échappe pas non plus à l'analyse. La question du plagiat, de la reprise non autorisée de textes qui circulent largement à travers la presse d'un pays à l'autre, fait également l'objet d'une discussion qui souligne – fait largement méconnu – que l'imitation pouvait avoir lieu également dans le domaine de l'illustration. Le cas de Daumier, reprenant dans ses créations des compositions tirées de dessins de la presse anglaise, fait ici école. Bon nombre de romanciers en vue – Dumas tout d'abord – ont fait l'objet d'accusations de plagiat souvent imparfaitement justifiées. Les auteurs notent ici avec justesse comment « [d]errière ces accusations, il y a une tension entre des conceptions de la culture, de la propriété intellectuelle, de la création, foncièrement différentes » (154).

Du plagiat tout court, on passe à la globalisation culturelle, ou du moins à la circulation des fictions d'un pays ou d'un continent à l'autre. La démonstration part des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue et se termine à la « Casa de papel » de Netflix, pour évoquer les quantités d'exemples de réappropriation et de « ressaisie locale » (174), dans différents contextes nationaux, des schémas narratifs dominants, qui contrediraient les théories de l'uniformisation culturelle globale.

Chacun des quinze chapitres de ce livre, bien écrit et bien charpenté, se lit avec plaisir et profit. Il peut arriver que le lecteur se pose, après coup le plus souvent, un certain nombre de questions auxquelles il n'est pas toujours facile de trouver réponse. Montrer que les phénomènes auxquels nous assistons en ce moment ne sont pas aussi récents qu'on a tendance à le croire, et révéler les mécanismes sous-jacents qui les gouvernent, est fort utile. Le côté systématique de l'approche pourrait toutefois par moments donner l'impression que présent et passé, essentiellement, se valent, et que tout est, et a toujours été, assez exactement pareil. L'argument de base – « Internet n'a pas inventé la *fake news* » (187) et « la pratique semble liée à l'entrée dans l'ère médiatique » (127) – est indéniablement juste. Internet a cependant permis une propagation infiniment supérieure du phénomène et en a démultiplié la nocivité de manière exponentielle, à un tel point que l'on peut se demander si l'augmentation quantitative n'a pas provoqué des mutations qualitatives. Il ne s'agit pas ici de réduire la question à la réaction conservatrice traditionnelle, qui fait que « [c]haque nouvelle technologie engendre la production d'un contre-discours alarmiste » (179), ni de simplifier l'opposition dans les termes choisis par Umberto Eco, qui mettait face à face les « apocalyptiques » et les « intégrés ». Nous voudrions toutefois suggérer que ce « changement d'échelle considérable » (193) que le triple auteur du livre admet pour les *fake news*, peut valoir aussi pour les autres cas de figure étudiés ici, et qu'il a des répercussions profondes. Le paradoxe de l'infox et de la viralité, que présente clairement la conclusion, est que si celle-ci profite d'une diffusion « horizontale » (197), nourrie par la « multiplication des acteurs » (198), en réalité « les stratégies de manipulation virale de l'opinion sont dirigées de manière centralisée » (204) et le public, manipulé, devient l'acteur bienveillant de sa propre manipulation par des pouvoirs étatiques ou privés uniquement soucieux de leurs propres intérêts.

On ne peut donc en fin de compte que féliciter les auteurs d'avoir eu l'idée de nous offrir ce parcours stimulant à travers les différentes incarnations des manipulations de l'information, du dix-neuvième siècle à nos jours. Ce livre n'est pas seulement une bonne lecture, c'est une bonne action, et on lui souhaite tout le succès qu'il mérite.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*